

Marius Barbeau à Notre-Dame-du-Portage

Aubert Ouellet

Volume 13, numéro 3, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, A. (2008). Marius Barbeau à Notre-Dame-du-Portage. *Histoire Québec*, 13(3), 5–15.

Marius Barbeau à Notre-Dame-du-Portage

par Aubert Ouellet,

président fondateur de l'organisme Patrimoine et Culture du Portage

Originaire du Bas-Saint-Laurent, Aubert Ouellet a fait ses études à l'Université de Montréal (service social) et à l'Université du Michigan (sciences économiques). Il a fait carrière dans l'enseignement et la recherche et dans l'administration publique du Québec. Résidant de Notre-Dame-du-Portage, il a présidé le comité directeur des Fêtes du 150^e anniversaire de cette municipalité en 2006. Il est le président fondateur de l'organisme Patrimoine et Culture du Portage, voué à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine naturel et culturel de ce coin de pays.

L'année 2008 marque le 90^e anniversaire du séjour de recherche effectué à Notre-Dame-du-Portage par un illustre chercheur social, Marius Barbeau. Né à Sainte-Marie de Beauce le 5 mars 1883, ce fils de Charles Barbeau, cultivateur et éleveur de chevaux, et de Virginie Morency, s'est acquis une solide réputation internationale grâce à ses travaux sur le folklore, les traditions, les contes et les légendes du Québec, du Canada français et des Amérindiens¹. Reconnu comme le père des recherches folkloriques au Québec et au Canada, il a amassé au fil de ses recherches un abondant matériel d'archives sonores,

visuelles et écrites, dans lequel il a largement puisé pour réaliser ses très nombreuses publications.

D'ailleurs, les anecdotes populaires du temps passé revêtent une importance indéniable pour quiconque s'intéresse à l'histoire, parce qu'elles fournissent des informations sur certains aspects de la vie de nos ancêtres. Contrairement aux contes et aux légendes, qui trouvent leurs racines dans un passé lointain et souvent anonyme, les récits anecdotiques témoignent d'événements réels vécus par les raconteurs. Ces derniers peuvent aussi nous faire connaître des croyances ou des traditions transmises de génération en génération par des membres de leur famille ou de leur communauté immédiate.

Marius Barbeau a l'insigne mérite d'avoir mis à profit son talent pour recueillir, dans divers coins du Québec comme de l'Acadie, des anecdotes contenant de précieuses informations qui se seraient sans doute perdues à tout jamais, n'eût été de son action. Nos ancêtres, même ceux et celles qui possédaient peu ou pas d'instruction formelle, fai-

saient souvent preuve d'une mémoire étonnante et d'une imagination débordante. Ils prenaient plaisir à raconter des histoires et à s'en faire raconter. Comme le dit Marius Barbeau :

Sitôt qu'on leur parle de trésors cachés, de loups-garous, de feux follets, d'apparitions, de lieux hantés, d'enchantements, de sortilèges et de revenants, nos conteurs dressent l'oreille, prennent un air connaisseur, et bientôt ils étalent leurs réminiscences de faits qu'ils donnent pour réels, dont quelqu'un des leurs aurait même été témoin. (174)²

À Notre-Dame-du-Portage, en juillet 1918, Marius Barbeau recueille plusieurs anecdotes, principalement auprès de cinq personnes qui ont encore toutes des descendants ou de la parenté dans la municipalité, et a publié celles qu'il juge les plus typiques et intéressantes dans une revue américaine, éditée à New York³. Il est à noter que son texte est alors publié en langue française. Ces anecdotes constituent des éléments importants du patrimoine littéraire de Notre-Dame-du-Portage.



Marius Barbeau, 1883-1969.
(Source : Bibliothèque et Archives Canada)



Église de Notre-Dame-du-Portage, en septembre 1955, et dont la construction a été complétée en 1863. (Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

Fondée en 1856 et constituée d'une portion du territoire de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup et de Saint-André de Kamouraska, Notre-Dame-du-Portage couvre un territoire de 39,55 km². La municipalité jouit d'une position géographique exceptionnelle sur les rives du Saint-Laurent. Elle est sise tout en haut d'une série de terrasses qui s'étagent du fleuve jusqu'au rebord du plateau appalachien, dans la région du Bas-Saint-Laurent. Point de départ et d'arrivée du sentier de portage du Témiscouata, l'emplacement est fréquenté par les Amérindiens (Malécites, Micmacs, Abénaquis et Montagnais) pendant quelques siècles avant l'arrivée des Blancs. En plus des canotiers amérindiens, les coureurs des bois, les missionnaires, les militaires, les courriers et même des Acadiens ayant réussi à échapper à leurs bourreaux lors de la déportation de 1755 ont emprunté ce sentier, transformé en véritable route en 1787. Notre-Dame-du-Portage — aussi connue sous le nom de Portage — a donc longtemps été un carrefour important entre l'Acadie, le Saint-Laurent et tout le Québec actuel, avant de devenir un lieu réputé de villégiature.

On ne connaît pas de façon précise les raisons qui ont poussé Marius Barbeau à séjourner au Portage en juillet 1918. Il se peut que ce soit en raison de sa réputation comme lieu de villégiature; peut-être y a-t-il été attiré par la renommée de ses nombreux chanteurs populaires, notamment celle de la famille April. Le petit-fils⁴ d'un couple de chanteurs et conteurs interviewés par Barbeau raconte que son grand-père, qui parlait couramment l'anglais, transportait régulièrement des touristes arrivant dans la région par train, à la gare de Rivière-du-Loup. Or, plusieurs des villégiateurs qui venaient passer l'été à Saint-Patrice et à Notre-Dame-du-Portage venaient d'Ottawa, où habitait également l'ethnologue. Il est plausible que Marius Barbeau ait entendu parler de la virtuosité de ces chanteurs par certains des villégiateurs et que le folkloriste ait décidé de venir s'enquérir de leur riche répertoire.

Par ailleurs, Laurence Nowry affirme, dans une biographie publiée en 1995, que Marius Barbeau avait entendu dire que « les meilleurs chanteurs de folklore du Canada français se trouvaient dans la région du Témiscouata et de Gaspé, sur la rive sud du Saint-Laurent »⁵. C'est ainsi que, dans le cadre de ses efforts pour colliger les chants populaires et les anecdotes, le célèbre ethnologue communique avec plusieurs chanteurs et conteurs.

Marius Barbeau séjourne au Portage du 26 juin au 9 août 1918. Il y a fait là, comme dans les environs d'ailleurs, une collecte exceptionnelle : 439 ballades et chansons de folklore, 63 airs de violon et de musique de danse, près de 150 photographies et une « quantité considérable » de divers éléments folkloriques⁶. L'ethnologue se rend ensuite à Sainte-Anne-des-Monts, où il séjournera jusqu'au 2 octobre. Selon son biographe, cette saison s'est avérée la plus productive de toute sa longue carrière.

En arrivant au Portage avec son épouse, Marius Barbeau se rend d'abord chez un couple du village, Luc April et Éveline Boucher, qui leur offrent l'hospitalité même s'ils n'ont jamais rencontré leurs visiteurs auparavant. C'est le début de rencontres fructueuses pour le collectionneur de chansons et d'anecdotes. Plusieurs des chansons qu'il recueille alors seront publiées quelques années plus tard.



Conçu par Joseph Dickner et réalisé par Jean Marc de Courval, ce monument, érigé sur la route du Fleuve à Notre-Dame-du-Portage et illustrant le portageur, marque le début du Portage du Témiscouata. Ce sentier, utilisé par les Amérindiens pendant des millénaires, fut emprunté par les coureurs des bois et les missionnaires à l'époque de la Nouvelle-France et prit ensuite une importance stratégique comme route postale et sentier militaire.
(Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

qui leur succède sur la terre a bien connu, lui aussi, Marius Barbeau. Selon Alphée, l'ethnologue était un homme de grande qualité, dont il ne peut dire que du bien. Les gens aimaient causer avec lui, disait Alphée, car il savait les attirer et les faire rire.

L'ethnologue recueille aussi des anecdotes auprès d'Alcide Léveillé, qui, en 1918, était âgé de 73 ans. M. Léveillé, qui était donc né quelque 20 ans avant la fondation de la municipalité de Notre-Dame-du-Portage, était un cultivateur à la retraite. Il faisait partie d'une grande famille qui a été propriétaire de plusieurs moulins à scie au Portage, à différentes époques et à des endroits divers. Son père, Louis Léveillé, a construit puis exploité le premier moulin à

scie du village, scierie qui était située immédiatement à l'ouest du cours d'eau Laforest, tout près du Rocher Malin. Au dire de Marius Barbeau, M. Léveillé savait lire et écrire.

Henriette Duperré-Nadeau, grand-mère d'Alcide Léveillé, est également rencontrée par l'ethnologue à l'âge vénérable de 98 ans. Elle lui livre des anecdotes et récits qui se sont

retrouvés dans la publication de Marius Barbeau de 1920. Elle aussi savait lire.

Enfin, le dernier conteur de Notre-Dame-du-Portage dont Marius Barbeau publie les anecdotes se nomme Salomon Nadeau (fils de Joseph Nadeau et d'Angèle Roy dit Duplessis), âgé de 87 ans à l'époque, qui, lui ne savait ni lire ni écrire.

Plusieurs anecdotes et récits livrés par ces conteurs concernent le Rocher Malin, et l'ethnologue les juge suffisamment intéressants pour en faire état dans sa publication. Ce rocher est situé dans le secteur sud-ouest de la municipalité, dans le lieu-dit de la Rivière-des-Caps. Celui-ci couvrait tout le territoire s'étendant aujourd'hui des environs du monument actuel du Portageur, jusqu'aux alentours de la rivière Fouquette, à Saint-André de Kamouraska. C'est à



Alcide Léveillé, en 1918. (Source : Musée canadien des civilisations)

Dès 1920, Marius Barbeau publie des anecdotes recueillies auprès de cinq conteurs de Notre-Dame-du-Portage. Il y s'agit, bien sûr, de Luc April et d'Éveline Boucher, tous deux âgés de 58 ans, qui habitent sur la route du Fleuve, près du Rocher Malin. D'ailleurs, la maison ancestrale des April, située immédiatement à l'ouest de l'Auberge du Portage, porte le nom du célèbre Rocher Malin. Puis, leur fils Alphée,



Luc April et son épouse, Éveline Boucher, deux des conteurs qui ont accueilli Marius Barbeau lors de son séjour à Notre-Dame-du-Portage en 1918.
(Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

cet endroit que se sont d'abord installés les premiers habitants de ce coin de pays. Le secteur de Rivière-des-Caps s'est développé tout aussi rapidement que Rivière-du-Loup jusqu'à la Conquête⁷. Toutefois, lorsqu'en 1856, l'évêque de Québec, M^{re} Baillargeon, délimite les frontières de la nouvelle paroisse de Notre-Dame-du-Portage, il signe du même coup la disparition éventuelle de la dénomination de Rivière-des-Caps, pourtant utilisée depuis belle lurette pour désigner toute la partie sud-ouest de la municipalité d'aujourd'hui. Une partie du territoire venait de perdre son identité.

La première anecdote racontée par le couple April-Boucher concerne la maison de Joseph Gagnon⁸. Cette maison est située à l'ouest du parc des Îles,

sur la route de la Montagne, au cœur de Rivière-des-Caps. Voici ce qu'en disent les April :

Les gens avaient baptisé la maison de Joseph Gagnon (...) la « Friponne ». Ils l'appelaient [ainsi] parce qu'ils voyaient toutes sortes d'affaires, dans les premiers temps. C'est bien avant moi. Mme Paradis, une vieille qui reste chez Joseph Gagnon, sait bien des histoires sur la place. Il y avait des feux follets et des lutins. Les feux follets sautaient d'un piquet à l'autre. [On plantait] des aiguilles sur les piquets, et les [feux follets] allaient passer dans le chat (sic) des aiguilles. C'est comme si l'acier les avaient attirés (...) Il y en avait qui ne voulaient pas aller aux bâtiments (à l'écurie), après la veillée. Il fallait être trois ou quatre hommes ensemble. Ils avaient peur. (192)

Selon Laurent Saindon, on raconte parfois, dans le village, que cette maison avait été autrefois un magasin de « La Friponne »⁹. C'est ainsi que les gens de Québec désignait une compagnie ténébreuse dont Pierre Claverie aurait été le prête-nom. Il s'agissait d'une compagnie frauduleuse mise sur pied par l'intendant Bigot. Elle avait pignon sur rue dans une maison construite à Québec en 1750, sur permission de l'intendant Bigot, sur un terrain appartenant au roi¹⁰. Pour Pierre Landry, cette hypothèse est plausible, car il se peut qu'une succursale de « La Friponne » ait existé à Rivière-des-Caps, étant donné que Bigot avait fait refaire le chemin du portage en 1749 et y avait établi un magasin¹¹.

Le fameux Rocher Malin a donné naissance à toutes sortes de croyances. Il a alimenté les imaginations et suscité les peurs de plusieurs générations, si on en croit les conteurs de Marius Barbeau. Leurs anecdotes ne se limitaient pas seulement à des nains, à des esprits pleureurs et à des revenants; il était également question dans leurs récits de « Charlot », le diable lui-même.

Se déguisant tantôt en gros chien doué de parole humaine, en petit chien poursuivant incessamment les voyageurs, ou en géant au visage voilé, il prenait un plaisir malin à harasser ceux qui, parcourant le « chemin du roi », la nuit, passaient au pied de ce rocher, sur la grève. (192-193)



ROCHER MALIN N.D. DU PORTAGE

Le Rocher Malin ayant inspiré tant d'anecdotes recueillies par Marius Barbeau. (Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

La raison pour laquelle les gens redoutent tant le Rocher Malin réside peut-être dans l'anecdote racontée par Henriette Duperré-Nadeau :

Imaginez-vous qu'il y avait une goélette qui venait des Pèlerins (petites îles situées en face du Portage et de de Saint-André de Kamouraska). Il faisait gros vent. À la fin du compte, il fallait gagner terre. Ils gagnent terre au Rocher-malin. Il était mort deux ou trois hommes sur la goélette. Ils terrissent; ils enterrent les [morts] au Rocher-malin. C'est après qu'on est arrivé par ici, ça. Mais le Rocher-malin avait ce nom-là avant que nous arrivions.

Plus tard, les gens d'ici se sont mis à avoir peur de ces hom-

mes-là. (...) Les morts [ne] nous apparaissaient pas souvent. Mais [on] en [a] vu, des choses. Les farceurs en profitaient pour faire peur aux autres. (195)

Ainsi, des morts auraient été enterrés au Rocher Malin... et selon certaines personnes ceux-ci apparaissaient aux vivants. Même si cela n'arrivait pas souvent, le phénomène était assez fréquent pour entretenir la peur!

À cette époque, ce n'était pas tous les morts qui allaient au ciel. Le diable, personnage omniprésent dans tous les coins du Québec catholique, veillait à ses affaires; il recrutait! Comme le Rocher Malin présente de réels dangers lorsqu'on tente

de le franchir à marée haute, Charlot était aux aguets. Alcide Léveillé raconte à Marius Barbeau l'histoire d'un nommé Perron, dont l'épouse attendait un enfant et qui avait une sœur, M^{me} Perrault, une sage-femme. M. Perron habitait près du Rocher Malin.

Le moment venu, Perron (...) est allé chercher Mme Perrault qui restait à l'endroit où se trouve M. Michaud. (...) Ils partent à la hâte, tous les deux; ils descendent la côte. Aussitôt qu'ils sont passés la clôture du chemin, au ruisseau, un gros chien noir se trouve en avant d'eux autres. Lui, l'homme, est effrayé, c'est terrible (...) Le chien faisait tout ce qu'il pouvait pour l'empêcher de marcher. Il fallait que Perron boute

le chien à côté du chemin pour avancer. (...) Le chien est toujours dans leurs jambes, mais il ne les mord pas. (...) Avant d'arriver, le chien vient devant Perron et lui monte ses deux pattes [de devant] sur les épaules ; impossible d'avancer. La femme était forte – moi je l'ai connue – elle lui a aidé. Ils ont réussi à gagner jusqu'à la maison; mais le chien n'a pas ôté ses pattes de sur les épaules. [Comme] ils arrivaient à la porte, en débarquant, le chien dit : « Ta femme est morte ». (...) La femme n'était pas morte, mais elle était bien près de la mort. (193-194)

Puis, comme s'il voulait s'assurer que l'ethnologue le croirait totalement, Alcide Léveillé termine son anecdote en affirmant :

Cette histoire-là, je vous la donne comme je l'ai entendu conter. C'est la mère Perrault elle-même qui la contait. (194)

Comme on peut le constater, ce diable de Charlot faisait preuve de beaucoup de persistance et d'ingéniosité. Déguisé en chien noir, il harcelait ses victimes sur plusieurs arpents, tout au long du chemin du Roi. Il allait même jusqu'à leur parler et n'hésitait pas à recourir au mensonge pour les effrayer.

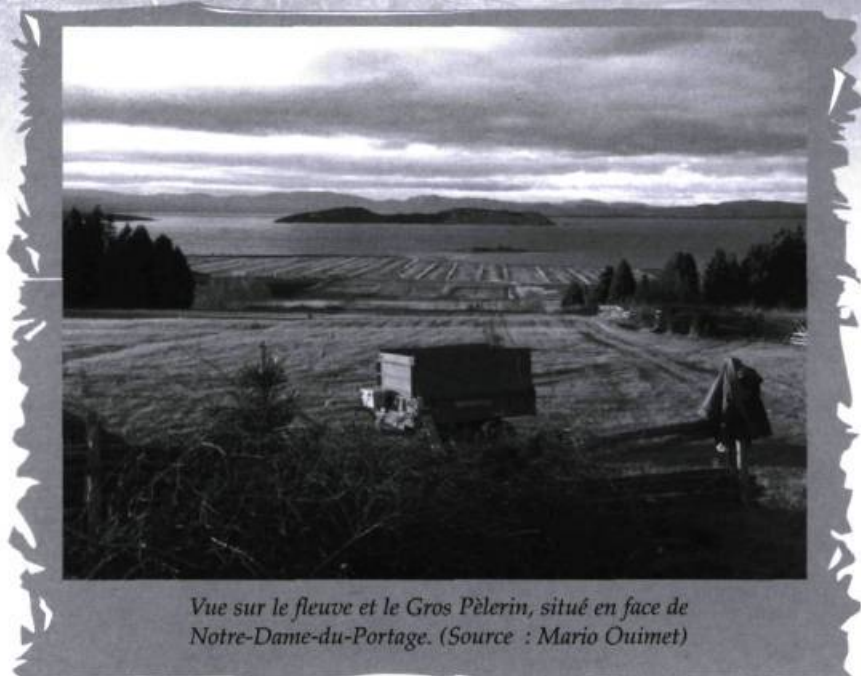
Il est possible que le nommé Perron dont il est question dans cette anecdote soit apparenté à la tenancière de la première auberge installée au Portage. L'existence de cette auberge est attestée aussi tôt

que 1815, par George Head, un officier de l'armée anglaise qu'on avait chargé d'inspecter le système de défense du Lac Huron. Head débarque à Halifax en novembre 1814 et entreprend un voyage au cours duquel il franchit, souvent à pied, une distance de près de 2000 kilomètres. L'officier raconte, jour par jour, cet invraisemblable et éprouvant périple dans un livre considéré comme l'un des plus intéressants récits de voyage en Amérique¹². Il emprunte le portage du Témiscouata en janvier et, épuisé, il s'arrête le 18 courant dans une auberge à Rivière-des-Caps. Voici comment il relate son expérience et l'accueil chaleureux qu'il reçoit alors :

I (...) reached the village of Riviere de Loup (...). I remained there a very short time : I found that I was only six miles from Riviere de Cape, where there was a good inn, and that it was possible to procure a conveyance to take me there.

On arriving at Riviere de Cape, I was gratified by the kindest attention from my hostess, who placed before me the first comfortable meal I had seen for a long time. She provided me with a good arm-chair, and many other seasonable indulgencies ; and it is remarkable, that all pain left me that very evening. Never was a change more complete brought about within a few short hours. To think of both past and future created agreeable sensations (...). The apartment and furniture appeared elegant, my landlady lovely as Hebe, my journey on foot was thank Heaven! completed, and the refreshing silence of my room added to the many comforts with which I was now surrounded.¹³

En outre, l'arpenteur Joseph Bouchette fait aussi référence à cette auberge, lorsqu'il publie, en 1832, le fruit du travail qu'il a effectué entre 1826 et 1829 dans le Bas-Saint-Laurent et



Vue sur le fleuve et le Gros Pèlerin, situé en face de Notre-Dame-du-Portage. (Source : Mario Ouimet)

ailleurs dans les colonies britanniques de l'Amérique du Nord :

Deux lieux en aval de Saint-André, la route principale rencontre le portage du Témiscouata; et à environ un quart de mille à l'ouest de cet endroit se trouve une auberge tenue par Madame Perron.¹⁴

Il appert donc que la vocation touristique du Portage ne date pas d'hier, remontant même avant la fondation de la municipalité.

Pour en revenir à Charlot, dont la présence soutenue est fréquente dans les anecdotes recueillies par Marius Barbeau, il semble qu'il n'avait pas qu'un déguisement. Il savait aussi se glisser dans la peau d'un petit chien noir, à en croire Éveline Boucher. Celle-ci raconte à l'ethnologue une anecdote où il semblerait que Romule (Romuald) Labonté, qui était allé chercher « monsieur le curé » pour l'amener au chevet de sa femme ou de son père, aurait entendu japper un petit chien au début de la soirée, sitôt parti du Rocher Malin par un frêre noir :

Le chien l'a sui[vi] jusqu'à l'église de Saint-André, à trois heures d'ici. Romule Labonté avait peur; il [ne] pouvait pas comprendre ça, ce petit chien-là. Plus il faisait aller le cheval vite, plus le chien le suivait [de près] – à une dizaine de pieds. (194)

L'anecdote se réfère fort probablement à des événements survenus avant la fondation de

Notre-Dame-du-Portage, puisque le curé le plus proche se trouvait alors à Saint-André, connu sous le nom de l'Islet-du-Portage. Par contre, il est également possible que ce Romule Labonté ait été l'un des paroissiens qui étaient en froid avec l'église du village et son curé. En effet, les gens de Rivière-des-Caps avaient eu un différend avec la hiérarchie ecclésiastique pendant plusieurs années suivant la formation de la paroisse. Ces personnes n'avaient pas apprécié que l'église de leur nouvelle paroisse ait été érigée loin de chez eux, au milieu de nulle part.

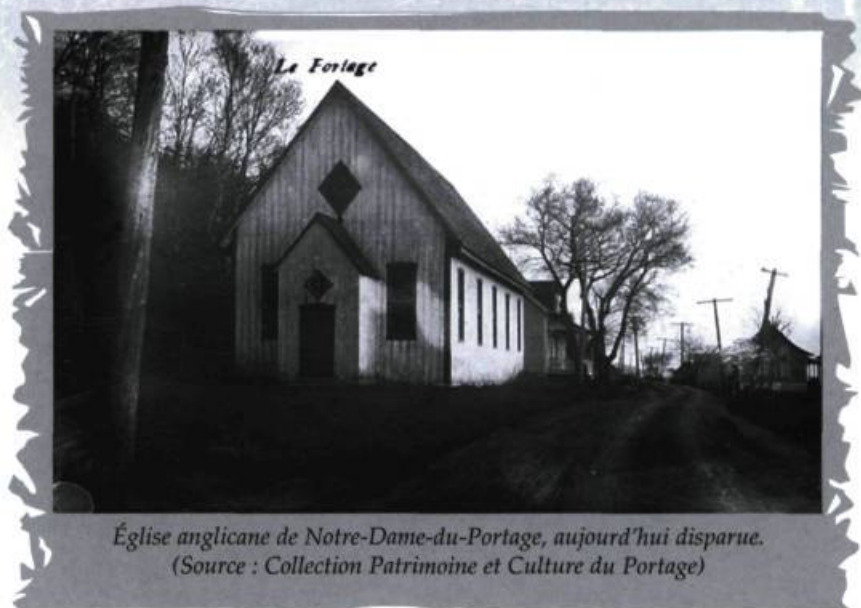
L'attitude de plusieurs résidents envers leur curé avait d'ailleurs amené l'archevêque de Québec, M^{re} Elzéar-Alexandre Taschereau, à émettre à leur intention une ordonnance épiscopale, le 30 septembre 1873. Cette ordonnance rappelait aux paroissiens de Notre-Dame-du-Portage que :

Jusqu'à présent, les dîmes et offrandes ordinaires ont à

peine suffi pour donner à votre Curé le strict nécessaire (...); depuis l'établissement de votre paroisse, la dîme a diminué d'année en année (...) Dorénavant, à dater de cet automne, le Curé percevra le Supplément de foin à la 26^e botte et le Supplément de patates au 26^e minot. Ce double supplément sera dû à Pâques, comme la dîme ; le présent supplément étant dû par religion, par obéissance et par justice, quiconque refusera de le payer, se rendant coupable de péché, ne peut être admis aux sacrements de l'Église, même à l'article de la mort, à moins qu'il ne soit repentant de sa faute, et disposé à la réparer dès qu'il le pourra.¹⁵

Le 27 avril 1875, comme des paroissiens refusent de se conformer à l'ordonnance de l'archevêque, le Vicaire général, M^{re} Cazeau, écrit au curé Constantin :

...ces 8 ou 9 paroissiens qui refusent de payer le supplément (...) doivent être traités comme le serait tout autre paroissien qui serait connu



Église anglicane de Notre-Dame-du-Portage, aujourd'hui disparue.
(Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

publiquement comme refusant de payer la dîme légale. (...) Si quelqu'un d'entre eux venait à mourir subitement, sans avoir exprimé de regret de sa révolte, vous vous trouveriez dans la dure nécessité de lui refuser la sépulture ecclésiastique. Il est bon de les éclairer sur les résultats que pourrait avoir leur désobéissance.¹⁶

Charlot n'est pas le seul à susciter des craintes aux abords du Rocher Malin. S'il faut en croire Alcide Léveillé, un véritable géant fréquentait aussi le rocher vers 1840. D'entrée de jeu, le conteur prend des précautions pour donner toute la crédibilité possible à l'anecdote qu'il transmet à Marius Barbeau. Il livre ainsi des précisions de nature familiale sur la personne mise en cause dans son récit, un homme devenu son cousin par alliance.

Baptiste Labbé a ressoud par ici, dans sa jeune âge. Il s'est marié à une de mes cousines, Obéline. Quand il la fréquentait, elle restait chez mon oncle Perron, près du Rocher-malin. Il a souvent eu des petites peurs; c'était un homme pas peureux, robuste un peu rare, un colosse qui se battait bien.

Un bon jour, il a commencé à dire qu'en allant voir [celle qui devait devenir] sa femme, il aperçoit un grand homme, si grand qu'il aurait pu passer dans son fourchon, et qui avait la tête baissée. C'était une histoire qui paraissait pas beaucoup croyable. Il paraît qu'il avait vu ce grand homme-là, cinq ou six fois, marcher dans le champ, à côté de lui. Il

arrivait sans [qu'il soit possible de] savoir d'où il venait, et il disparaissait [de même]. Ceux à qui [Labbé] disait ça répondait : « T[u] es un poltron, un peureux. Quant tu iras voir ta blonde, dis-nous-le et [nous] irons avec toi ». Il dit : « C'est bon, je vas y aller tel soir ».

Le soir, il y va; deux de ses amis y vont avec lui. Ils s'arment; ils apportent chacun un fusil. Il dit à ses amis : « Je le vois quasiment toujours au voisinage du pont. C'est ici que je le perds ou qu'il arrive; je suppose qu'il se cache sous le pont. » Ils s'entendent; ils disent : « Toi, va passer par le bout sud du pont, et moi, par le bout du nord. Par n'importe quel bout qu'il sera, [nous l'aurons] certain. » Une fois à chaque bout du pont, ils se sont mis à crier : « Y a-t-il quelqu'un là? Es-tu là? » en faisant des farces. Il leu[r] ressoud un coup de vent qui les jette à terre tous les deux, à chaque côté du pont.

Et mon histoire finit là; ils n'ont rien vu. Il avait bosté faut croire ! Après ce temps-là, Labbé était toujours resté peureux. (195)

Bref, si l'on récapitule : lors du naufrage d'une goélette venue des îles Pèlerins, des morts ont été enterrés au pied du Rocher Malin. Ces morts n'apparaissent pas souvent, mais assez fréquemment pour faire peur aux gens de la région. Puis, le Rocher Malin a été fréquenté par Charlot, le diable lui-même, qui se déguisait en chien, gros ou petit, qui parfois jappait, parfois parlait, mais qui toujours harcelait et effrayait les gens. Enfin, un homme si grand qu'on aurait pu passer dans son fourchon y a aussi été aperçu par du monde ordinaire et plutôt brave. Décidément, ce Rocher Malin portait bien son nom!

Mais, ce n'est pas tout.



Construction de la route du Fleuve, face au Rocher Malin. Sont présents sur la photo MM. Alphée April, Henri Lebel et Oménil Boucher.
(Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

Alcide Léveillé raconte aussi une anecdote mettant en vedette son père Louis Léveillé dans la première moitié des années 1800, alors qu'il possédait, comme on l'a vu, un moulin à scie près du cours d'eau Laforest.

Plusieurs – il (mon défunt père) contait ça pour une chose vraie –, plusieurs l'ont averti que des malfaisants brisaient ses scies. Quelqu'un a commencé à lui dire : « Comment c'que t[un] as trouvé ta scie, à matin. » Il répondait : « [Comme de coutume]. » Un tel disait : « J'ai passé, cette nuit, et j'ai entendu frotter des pierres sur la scie. J'ai crié, mais le jeu a continué, brrr... » Le père répondait : « Mes scies n'ont pas de mal ». Il racontait qu'il avait eu des avertissements de quatre ou cinq personnes des environs, mais qu'il ne s'est jamais aperçu que ses scies [aient] eu du dommage. (196)

Cette anecdote nous fournit des renseignements intéressants sur le premier moulin à scie du Portage. Érigé vraisemblablement là où se trouve aujourd'hui le chalet « La chute », ce petit moulin, précisait le conteur Léveillé, était muni d'une ancienne châsse à trois scies que le ruisseau faisait marcher. Ce moulin servait à débiter du bois pour les nouveaux colons qui s'installaient sur des terres et qui charriaient leur bois l'hiver. Le moulin a fonctionné pendant trois printemps.

La question est de savoir si le moulin était vraiment hanté ou si les bruits étaient plutôt pro-

duits par des feux follets, comme le laissent entendre Luc April :

Labonté m'a dit qu'il travaillait ici, au Petit-ruisseau [au moulin, avec l'équipe de nuit]. Une fois, avant de partir, le matin, il avait vu des feux follets; ça sautait devant lui; et ça l'avait suivi jusque chez eux. C'est comme si ça avait été des tapons de feu. (201)

Les feux follets si fréquemment évoqués dans les légendes, contes et anecdotes populaires du Québec n'étaient pas tous de la même nature. Parfois, il s'agissait d'âmes en peine envoyées par Dieu sur terre et qui s'adonnaient au mal. D'autres fois, c'était l'âme d'un vivant « qui court le loup-garou en feu follet » ou encore « des loups-garous en esprit ». Quant au loup-garou, c'était un être humain, un homme le plus souvent, qui se changeait en bête de manière intermittente et pendant une période déterminée, sous l'empire d'un sort, d'un maléfice ou d'un châtement de Dieu. (201-202)

Un autre conteur, Salomon Nadeau, fait lui aussi état de la présence de feux follets au Portage :

Autrefois, il y avait des feux follets et des loups-garous. Un de mes amis et moi, [nous] avions entendu parler des feux follets. J'en ai fait, une fois, des feux follets avec [mon] ami. (196)

Et le conteur de poursuivre en décrivant comment lui et son ami, munis d'une ancienne

baratte à beurre et de lampes, s'amusaient à faire des peurs aux gens qui passaient près du Rocher Malin en calèche et qui s'arrêtaient le long du chemin chez Pascal Boucher pour faire manger leur cheval.

On retrouve dans la publication de 1920 de Marius Barbeau d'autres anecdotes issues de Notre-Dame-du-Portage. Ainsi, Alcide Léveillé raconte celle de « la criée de la poule noire », où intervenait Leclerc dit Corbeau, ainsi que celle de « la lampe qui s'éteint », présage de mauvais augure.

Henriette Duperré-Nadeau, quant à elle, relate les difficultés que rencontraient les habitants venus s'installer au Portage au XIX^e siècle. Elle raconte son expérience personnelle en ces termes :

Je suis native de Kamouraska. J'avais dix ans quand je suis venue ici ; ça en fait long!¹⁷ Ici, il [n']y avait pas plus que deux ou trois maisons. Ça [n']était pas habité. Je vous assure qu'on avait trouvé ça bien sérieux. C'est si beau, à Kamouraska! Mon Dou, quand on est arrivé par ici...! La mer est si belle; mais, mon cher ami, quand on envisageait cette côte! Si ç'avait été beau, cette côte, mais un bouton ici, un bouton là. On disait : « Seigneur, mouman, mouman, pourquoi [est-on] par ici? » La mère disait : « Mes pau[vres] petits enfants, on a tout vendu, à Kamouraska ; il faut bien rester par ici. » Mais on est venu à s'y accoutumer.



Vu du quai, le cœur de Notre-Dame-du-Portage, autrefois. À gauche l'hôtel Boucher et ses chalets, le presbytère et l'église, la grange de la fabrique où les gens dételaient les chevaux pour assister à la messe du dimanche, enfin la grange de Théophile Pelletier et, plus tard, de son fils Antoine. (Source : Collection Patrimoine et Culture du Portage)

Le peu de monde qu'il y avait par ici, mon Dieu, que c'était ignorant, ce monde-là! Il y avait [ni] curé, ni église. Le curé de Rivière-du-Loup venait ici tous les mois, confesser les femmes et les enfants. Mais c'était ignorant! Il y avait des pauvres enfants qui [ne] savaient pas seulement faire leur signe de la croix. Il y avait un petit Marquis, à quinze ans, [qui] ne savait pas faire le signe de la croix. Je lui faisais dire son catéchisme et « Piac piac piac »... (257-258)

Les temps ont bien changé, et aujourd'hui Notre-Dame-du-Portage compte parmi les plus beaux endroits du Québec.

Avec son village paisible côtoyant le grand fleuve, sa campagne verdoyante et ses jolis bâtiments témoins du savoir-faire des Portageois d'hier, la municipalité offre l'un des plus beaux panoramas du Québec. La vue qu'on y a sur le fleuve est à couper le souffle. On peut y admirer de nombreuses îles, alors que les montagnes du nord changent de couleur au fil des jours et des saisons. Les couchers de soleil qu'on y observe sont parmi les plus remarquables du monde. Et sa population compte parmi les plus scolarisées du Québec.

C'est l'ensemble de cet héritage précieux que *Patrimoine et Culture du Portage* veut préserver. Cet organisme, mis sur pied en janvier 2007, s'est notamment donné pour mission de promouvoir la protection et la mise en valeur du patrimoine naturel et culturel de la municipalité et de soutenir des activités à caractère culturel ou historique destinées aux résidents et aux visiteurs.

Patrimoine et Culture du Portage souhaite faire mieux connaître le patrimoine littéraire de notre coin de pays et faire revivre certaines chansons de folklore recueillies par Marius Barbeau lors de son séjour à Notre-Dame-du-Portage en 1918.

Notes

- ¹ Après des études de droit à l'Université Laval, Marius Barbeau a étudié l'anthropologie à l'Université d'Oxford, puis à la Sorbonne de 1907 à 1910. Il est entré à l'emploi du Musée national du Canada comme ethnologue en 1911, et y est demeuré jusqu'à sa retraite en 1948. Il est décédé en 1969. Considéré comme l'un des plus grands savants du Canada, il est reconnu « personnage d'importance historique nationale » par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada.
- ² À moins d'indication contraire, les citations sont tirées de la publication de Charles-Marius Barbeau, *Anecdotes de Gaspé, de la Beauce et de Témiscouata*, dans *The Journal of American Folk-lore*, vol. 33, July-September 1920, N° 129. Les chiffres entre parenthèses à la fin de chaque citation font référence aux numéros de page où elles apparaissent. Les crochets [] à l'intérieur des textes cités indiquent des mots restaurés par Marius Barbeau.
- ³ *Ibid.*, p. 173-259.
- ⁴ Il s'agit de M. Jean-Pierre April, résidant de Notre-Dame-du-Portage, fils d'Alphée April et petit-fils de Luc April et d'Éveline Boucher.
- ⁵ NOWRY, Laurence, *Man of Mana : Marius Barbeau*, Toronto, New Canada Publications, p. 180.
- ⁶ *Ibid.*
- ⁷ LANDRY, Pierre, *Une histoire de Notre-Dame-du-Portage*, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 111.
- ⁸ Joseph Gagnon est l'ancêtre de Louis-Marie Gagnon, qui a présidé le comité des Fêtes du 125^e anniversaire de Notre-Dame-du-Portage en 1981.
- ⁹ SAINDON, Laurent, *Aux origines de Notre-Dame-du-Portage*, 1981, p. 76.
- ¹⁰ FRÉGAULT, Guy, « Monsieur Bigot », dans *Action nationale*, Vol. XXVIII, N° 4 (décembre 1946), p. 280.
- ¹¹ LANDRY, Pierre, *op. cit.* p. 108.

- ¹² HEAD, George, *Forest Scenes and Incidents in the Wilds of North America; Being a Diary of a Winter's Route from Halifax to the Canadas*, John Murry, Albemarle Street, London, 1829, 362 pages. Disponible sur l'Internet à : <http://www.archive.org/details/forestscenesinci00headia>.
- ¹³ *Ibid.*, p. 144-145. Traduction libre : J'atteignis le village de Rivière-du-Loup. J'y demeurai très peu de temps. J'appris qu'on se trouvait seulement à six milles de Rivière-des-Caps, où se trouvait une bonne auberge, et qu'il était possible d'obtenir un transport pour m'y conduire. En arrivant à Rivière-des-Caps, je bénéficiai de la plus aimable attention de la part de mon hôtesse qui me servit le premier repas convenable que j'aie vu depuis longtemps. Elle me fournit un bon fauteuil et plusieurs autres soins appropriés ; et chose remarquable, toute la douleur me quitta le soir même. Jamais je n'avais connu un changement aussi complet en quelques heures. En pensant à la fois au passé et au futur, je connus d'agréables sensations. L'appartement et le mobilier me semblèrent élégants, mon hôtesse aussi aimable qu'Hébé (ndlr : déesse grecque de la Jeunesse), mon voyage à pied était terminé, Dieu merci, et le silence réparateur de la chambre s'ajoutait aux nombreuses autres douceurs dont j'étais entouré.
- ¹⁴ BOUCHETTE, Joseph, *The British Dominions in North America : a topographical and statistical description of the provinces of Lower and Upper Canada, New Brunswick, Nova Scotia, the islands of Newfoundland, Prince Edward, and Cape Breton*, London, Longman, Rees, and Orme, 1832, 2 v. Cité dans DESCHÊNES, Gaston, *Les voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2001, p. 44.
- ¹⁵ PELLETIER, Edmond, *Album historique et paroissial de Notre-Dame-du-Portage, 1723 à 1940*, Les ateliers de l'imprimerie provinciale, 1942, p. 119.
- ¹⁶ *Ibid.*, p. 120-121.
- ¹⁷ M^{me} Duperré-Nadeau était âgée de 98 ans au moment où elle raconte son histoire. Elle faisait ainsi allusion à des événements survenus autour de 1830.

Centre d'histoire La Presqu'île



- Agréé par BAnQ depuis 2000, le Centre d'histoire La Presqu'île est responsable de la préservation du patrimoine archivistique de la région de Vaudreuil-Soulanges.
- Fonds d'archives / Ouvrages de référence / Microfilms / Internet
- Conférences / Formation / Ateliers scolaires / Exposition virtuelle

ACCÈS LIBRE ET GRATUIT



- Pour renseignements : 450 424-5627
- Courriel : info@chlapresquile.qc.ca
- Site Web : www.chlapresquile.qc.ca

Centre d'histoire La Presqu'île
431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion, Qc J7V 2N3